

« On l'a échappé belle ! »

JULIE ROULEAU

Le 4 novembre dernier, Jacques Parizeau nous payait une petite visite en terre québécoise. Invité officiellement par l'IPSO (Regroupement des intellectuels pour la souveraineté) et officiellement par VLB éditeur - budget de campagne électorale oblige - M. Parizeau nous a entretenus de l'AMI à l'Auditorium du Cégep de Maisonneuve (l'Accord multilatéral sur les investissements). Ce projet, selon lui, devait échouer, car il menace le respect de la souveraineté des États.

M. Parizeau a débuté son allocution avec une brève mise à jour de la situation de l'AMI, qui est en fait fort mal en point. En effet, alors que les négociations venaient tout juste de recommencer en ce qui a trait à l'adhésion de différents pays - 29 en tout - la France, avec M. Lionel Jospin à sa tête, a décidé de se retirer du projet. C'était le 13 octobre

dernier. Ce vote de non-confiance venant de la France a mené le projet directement à l'échec. Perdant l'un de ses acteurs économiques importants, l'AMI a perdu de sa force. Pis encore, ce retrait en a influencé d'autres. Ainsi, en octobre dernier, l'AMI est mort assassiné. Mais si la France lui a donné la mort, qui lui a donné la vie ?

L'AMI n'est pas le projet d'un état en particulier. Il est l'aboutissement de 50 ans de libéralisation de l'économie internationale. Ce sont les États-Unis qui déclenchent le processus après la guerre de 39-45. À cette époque, l'Europe est complètement détruite. Elle ne possède pas les capitaux nécessaires à sa reconstruction. Les États-Unis, qui ont perdu l'énorme marché européen pour leurs produits, craignent une seconde Grande Dépression. Ils mettent alors de l'avant le Plan Marshall. Celui-ci accorde une aide financière aux pays d'Europe en échange d'offres de crédits nationaux équivalents. C'est en fait une



promesse implicite d'acheter aux États-Unis lorsque l'économie européenne retrouvera sa santé.

À ce plan s'ajoutent les négociations qui mèneront à la création du GATT. On y discute du principe des nations les plus favorisées. Cette clause stipule qu'une entente entre deux pays devient valide pour une tierce partie lorsque celle-ci signe un traité bilatéral avec l'un des deux autres états. Une entente entre deux devient une entente entre tous.

Finalement, c'est avec l'ALENA que la libéralisation des marchés atteint des sommets jamais égalés. À cette époque, les États-Unis cherchent à infiltrer les marchés canadiens protégés par des tarifs douaniers. De son côté, le Canada constate la saturation de ses marchés en ce qui a trait à sa production nationale. Les mar-

SUITE EN PAGE 4

Sur le campus

CKUT en campagne

SÉBASTIEN MOSBAH

Quoi ? McGill a une radio ? Première nouvelle !

Pourtant c'est vrai : CKUT, qui émet sur 90.3 FM 24h sur 24, est la radio du campus. Depuis maintenant onze ans, l'université McGill a développé sa propre station de radio autour d'un réseau de 300 volontaires et d'une dizaine de coordinateurs. Ces volontaires franchissent toutes les générations, allant d'étudiants au Cégep à des personnes retraitées. Cherchant à se démarquer des stations commerciales - CKUT est une organisation à but non lucratif -, ses programmes évitent de ressasser les potins du chaud-bise et de passer les dix mêmes titres en boucle. Elle diffuse des musiques de tous les horizons : je vous conseille entre ciel et terre si vous aimez le jazz et le blues, le dimanche à 14h, et Tropiques pour la musique latine, le mardi soir. Mais elle propose aussi des émis-

sions culturelles : débats, lectures et documentaires. Un moyen de continuer la mission éducative de notre université en moins rébarbatif !

Cependant la radio reste boudée par la majorité des étudiants mcgillois. Pour modifier



cette situation, une campagne de promotion a été entreprise par quelques volontaires dont un étudiant de première année de la faculté de gestion (notre informateur). Elle se fixe

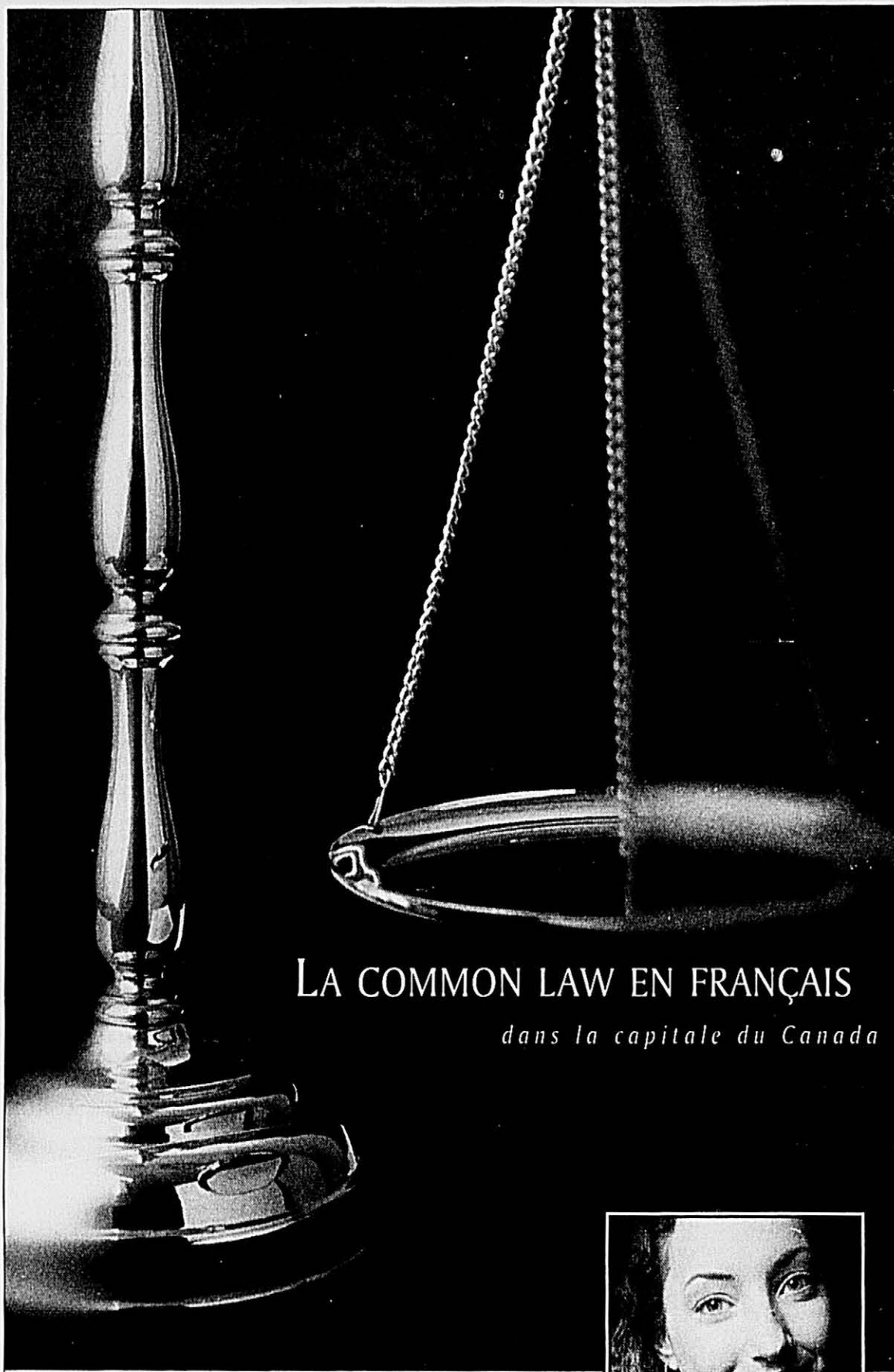
pour but de dissiper les idées fausses sur CKUT. Par exemple, et vous, lecteurs francophones, êtes concernés, il y a de nombreuses émissions en français sur Radio McGill (en témoignent déjà les deux émissions citées plus haut). Cette campagne cherche aussi à inté-

resser les étudiants de McGill à leur radio. D'ailleurs tout volontaire qui a une proposition d'émission est le bienvenu dans leurs locaux. Pour cela des bulletins d'information seront disposés à côté de votre journal préféré.

L'autre problème de la radio reste le financement. En effet le budget est principalement issu de la contribution des étudiants de McGill. À cet effet l'émission Venus, animée par Erin McLeod et Laura McNeil, organise un concert le vendredi 20 novembre à l'ISART, 263 St-Antoine Ouest (spectacle à 21 h). Alors, mcgillois, un petit effort et allez soutenir ce média qui n'attend que vous !

Sommaire

	édito	3
4	La chronique	
	Dumont parle au Défit	5
6	ABC.D	
	Candide en marionnette	
	Solo	7
	Fil à la patte	
	Magia	8
9	Les Cubains débarquent	
	Violence gratuite	
	Courrier	
	BD Montréal 2018	10



LA COMMON LAW EN FRANÇAIS

dans la capitale du Canada



ÉTUDIER LA COMMON LAW EN FRANÇAIS À L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA C'EST PRENDRE AVANTAGE DE SA DOUBLE CULTURE ET DE SA CONNAISSANCE DES DEUX LANGUES OFFICIELLES DU CANADA POUR SE PRÉPARER À UNE RICHE GAMME DE CARRIÈRES OÙ LE BILINGUISME EST REQUIS. C'EST AUSSI PARTICIPER À LA GRANDE MISSION DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE EN FRANÇAIS AUPRÈS DES FRANCOPHONES.

Commandez votre CD-ROM gratuit! (613) 562-5800 poste 3297 ou 3325
www.uottawa.ca



Université d'Ottawa
 University of Ottawa

La Société de Publications du Daily

éditeur du McGill Daily et du Délit Français

vous invite à son

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE (AGA)

jeudi, le 24 Novembre Pavillon Shatner local 107/108 15h30-17h00 pm

Pour plus d'informations, laissez un message pour
 David Goldfarb Directeur Général des Élections (DGE) au 398-6790

LE DÉLIT DEPUIS 1911

McGill University's Department of English Drama & Theatre Program

Presents

Bertolt Brecht's

Life of Galileo



Translated by Charles Laughton
 Directed by Alexandre Marine

with

Costume Design by Catherine Bradley
 Lighting Design by Spike Lyne
 Set Design by Patrick Neilson
 Sound Design by Keith Roche

November 11-14 & 18-21, '98

Preview Tuesday, November 10th in Moyse Hall
 runs Wednesday through Saturday at 8:00 PM,
 On McGill Campus in the Arts Bldg. 853 Sherbrooke Street W.
 Admission Prices: Regular Tickets \$12, Students & Seniors \$6, Groups \$8/\$5

Two for One Special at the door only on Wed., November 18/98



McGill
 Faculty of Arts
 Department of English
 Drama & Theatre Program
 853 Sherbrooke Street West
 Montreal, PQ H3A 2T8
 Tel: (514) 398-6559
 Fax: (514) 398-6145

For Reservations call the Ticket Hotline 398-6070
 Also Wheelchair Access by reservation.
 Contact: Sina Troiano (514) 398- 6559.

FREE PASSES FROM THE DAILY SHATNER B07
FIRST COME, FIRST SERVED.

FESTIVAL DE FILM
 nemcinemcinema nem

cinemania

FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS

SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS

5-15 novembre
 1998

AU MUSÉE DES BEAUX ARTS,
 AUDITORIUM MAXWELL-CUMMINGS
 (1379 Sherbrooke Ouest)

INFO-FESTIVAL: 514.878.0082
www.generation.net/cinemania

Gagner 1 des 3
 laissez-passer

vous donnant accès
 à 6 films du Festival

pour gagner,
 soyez l'une des 3 premières
 personnes à se présenter
 au Shatner Room B-07

ÉDITORIAL

La paresse intellectuelle

PATRICK PRIMEAU

Au Québec, une grande majorité des médias étudiants se targuent d'une approche alternative de l'information. Ils disent poursuivre une stratégie plus souple permettant des discours originaux remplis d'opinions personnelles. Mais est-ce vraiment le cas ?

Ils croient se distinguer de la presse traditionnelle, ou *mainstream*, en ne pratiquant aucune autocensure dans leur politique éditoriale et en exprimant haut et fort leurs idées et leurs opinions. D'accord, c'est généralement la réalité sur les campus universitaires (sauf quelques exceptions dont nous ne ferons point mention ici) mais jusqu'où les journalistes de la présente génération sont-ils prêts à aller pour protéger ces éléments si vitaux d'une liberté de la presse en bonne santé ? Aurait-on délaissé le petit côté revendicateur, rebelle, voire même anticonformiste, au profit d'une presse étudiante plus conservatrice, se rapprochant étroitement du soi-disant professionnalisme de la presse écrite traditionnelle ?

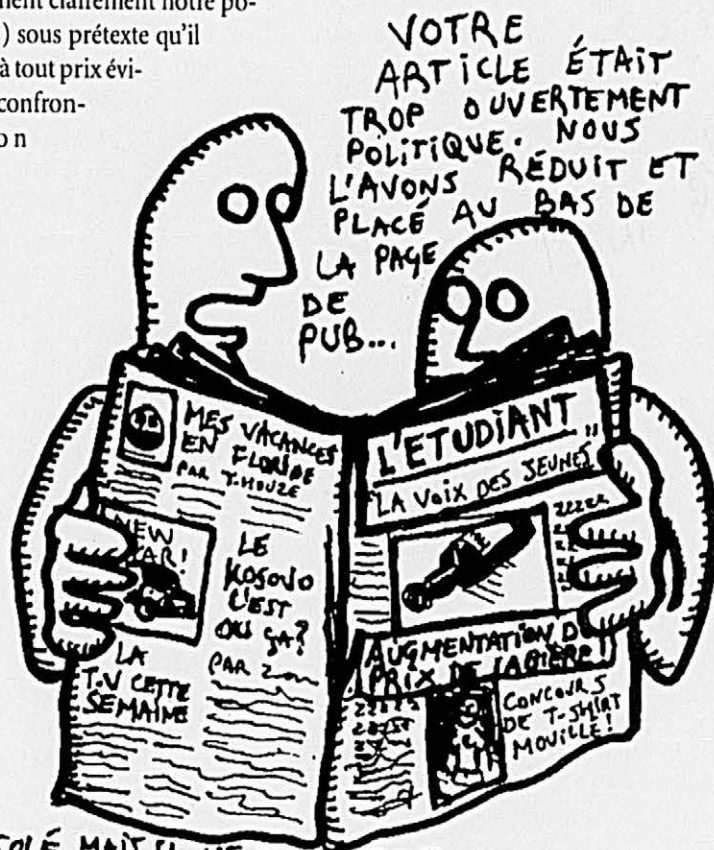
Un passé revendicateur

De toute évidence, la classe universitaire est bel et bien le noyau de la population qui réclame de façon plus soutenue des changements dans la société. Une force qui tente de modeler un monde à son image, cherchant à faire sortir les générations précédentes de leur torpeur et de leur conservatisme. C'est elle qui se doit de mettre à l'avant-plan les grands débats et les enjeux qui nous perturbent. Et c'est en utilisant les médias étudiants que les intellectuels provenant des milieux universitaires doivent se faire entendre. De brasser la cage. De stimuler des forums d'idées. D'attirer l'attention des médias conventionnels.

Alors, pourquoi un journal étudiant, comme le sympathique *Délit français* que vous tenez entre les

maines devrait-il être réticent à dévoiler son allégeance politique ? Pourtant, c'est bien le cas car l'équipe du *Délit* a décidé l'année dernière d'adopter une politique éditoriale apolitique (malgré le fait que le contenu de certains articles expriment clairement notre position) sous prétexte qu'il fallait à tout prix éviter la confrontation

pratiquent le style d'écriture conventionnelle, ne laissant aucune place à l'initiative individuelle. En prenant leur rôle au sérieux, certains oublient le privilège incroyable qu'une voix journalistique étudiante



DÉSOLÉ, MAIS IL NE FAUT PAS ENNUYER LE LECTEUR... EN PLUS ÇA DONNE UNE MAUVAISE IMAGE DE NOTRE JOURNAL...

entre les francophones. Que les tensions entre fédéralistes et souverainistes francophones ne devaient pas être exacerbées et qu'il ne fallait pas privilégier une option politique plutôt qu'une autre dans nos pages. Pourquoi donc ?

Toujours est-il qu'un simple petit journal étudiant comme le *Délit*, ne publiant qu'une dizaine de pages par semaine, devrait afficher ouvertement ses allégeances politiques. En lisant tous ces médias soi-disant alternatifs, on a l'impression que certains journalistes étudiants peaufinent déjà leurs habiletés pour leur future carrière professionnelle. Ils

possèdent : une liberté de presse quasi-totale, aucunement assujettie à des règles journalistiques sévères qui encouragent la normalisation.

Le contrecoup du politiquement correct

Dans la plupart des médias (traditionnels et alternatifs), l'information est traitée de la même façon. On se retrouve tous sur le même sentier, sur la même longueur d'onde. Il semble qu'il ne soit plus permis d'élaborer une argumentation peu conventionnelle. Au diable les commentaires « extrémistes » pouvant

troubler la majorité silencieuse. Toutefois, il est clair qu'une telle diversité d'opinions ne peut qu'être bénéfique à la santé de la liberté d'expression.

De nos jours, la règle est à la prudence. Dans la rhétorique journalistique actuelle, on se doit de peser nos mots, de demeurer conservateur, d'éviter de cibler certains groupes. Bref, d'adopter une approche plutôt terne. Tout ça dans la plus pure tradition du *politically correct*. De peur de vexer et de se mettre des communautés à dos, on se retient, on garde nos opinions pour soi. Pourquoi risquer de se faire traiter de faciste ou de tout autre nom ? On recule et on conserve un langage susceptible de plaire à la majorité.

Chez les médias électroniques, la situation est encore plus désolante. Année après année, de nouvelles chaînes entrent dans la bagarre et participent à cette poursuite de l'information. L'analyse n'a pas souvent sa place. Les stations RDI et LCN en sont de beaux exemples.

Le cancer de la presse libre

La multitude d'idées nouvelles et révolutionnaires qui circulent est une réalité bien présente. Celles-ci doivent être à tout prix diffusées par l'entremise de la presse. En ayant des opinions et des arguments (même extrémistes) divergents, notre société démocratique sortira gagnante.

Notre liberté d'expression sera menacée le jour où l'on considérera cette dernière comme un droit acquis ne demandant aucune vigilance de notre part, spécialement de la part de la communauté journalistique traitant l'information sur une base quotidienne. La diversité et la quantité de l'information ne sont pas nécessairement un gage de qualité. Il est clair qu'une presse totalement ouverte peu parfois choquer les gens, mais ceci est un sacrifice justifiable pour protéger un privilège sacré de toute démocratie en santé.

LE DÉLIT FRANÇAIS

Le *Délit français* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-46

LE DÉLIT FRANÇAIS

rédaction en chef
Patrick Primeau
pprimeau@hotmail.com

rédaction nouvelles
Julien Laplante
lapla1@po-box.mcgill.ca

rédaction culture
Sylvain Larocque/Jonathan Arès
slaroc1@po-box.mcgill.ca

mise en page
Patrick Primeau
Sylvain Larocque
Julien Laplante

correction
Laurence Toffoletto
Véronique Félix
Sébastien Mosbah
Marc Pomerleau

collaboration
Sébastien Mosbah
Mayyada Kheir
Julien Rouleau
Marcelo Garcia
Barbara Audrey Bergeron
Mélie Martin
Johanne St-Martin
Simon Hébert
Boutaina El Fekkak

dessinateur
Michel Hellman
photographie
Mélie Martin

LE MCGILL DAILY
coordination de la rédaction
Verda Cook

gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Parvati Neogi

publicité
Boris Shedov et Letty Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker

Visitez le site internet
du *Délit français*

<http://ssmu.mcgill.ca/delitfrancais>

<http://delitfrancais.com>

Vous pouvez également
envoyer vos
commentaires par
courrier électronique

delit@vub.mcgill.ca

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit français* de McGill vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION
3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ
3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



Ces astronautes sont redescendus sur Terre pour assister à la dernière réunion du *Délit français*. Probablement que vous devriez faire de même. Réunion tous les mardis, 16h30, Shatner B-03.

Cette semaine

Mayyada
se prend
pour une columniste

Tous les palmiers tous les bananiers

MAYYADA KHEIR

Ya-t-il une vie après les *midterms*? Que reste-t-il de notre monde lorsque l'on se réveille de la sieste de 24 heures qu'on s'est payée pour se remettre des examens de mi-session? « *Après la mi-session viennent les examens finaux* », vous diront certains. Quant à moi, je vois plus loin et vous répondez : après les finaux viennent les vacances. Est-ce dû à un état d'épuisement généralisé, à un manque de soleil (le mois de novembre étant toujours fidèle à lui-même), ou à une *overdose* de publicité des agences de voyage, je n'en sais rien, mais ces temps-ci, tout le monde semble avoir dans la tête, non pas « un vieux sapin, une crèche en d'sous » (Beau Domage), mais plutôt des cocotiers, une plage en d'sous - et la petite musique de l'ukulélé pour bercer le tout. Mais, outre le manque de soleil et de sommeil, qu'est-ce qui fait le charme et l'attrait de la Floride, Cuba et autres « destinations-soleil »?

Si je vous répondais « la même chose qui fait le succès de Mac Do, Pegabo et Nautilus Plus », la base de la civilisation américaine, l'astuce : donner aux gens l'impression de faire quelque chose, de changer, sans le moindre effort d'adaptation. La Floride, c'est bavarder sous le soleil des tropiques avec des gens qui habitent deux rues à côté de chez vous, c'est se faire apporter par un serveur parlant presque québécois de la bouffe exotique mais pas trop, bref c'est l'impression de voyager sans surtout avoir à se défaire de ses habitudes quotidiennes, c'est voir un nouveau pays sans avoir à en découvrir les habitants et leurs coutumes.

Bien sûr, tout le monde a déjà fait des gorges chaudes de la Floride et de ses « Tabernacos ». Mais cette attitude se retrouve plus souvent qu'on ne pourrait le supposer dans notre vie de tous les jours. Prenez par exemple un après-midi passé à magasiner au Centre-ville, suivi d'un souper chez Harvey's et d'une séance de cinéma. Vous croyez être allée au Body Shop parce que les produits qui s'y vendent sont naturels,

de bonne qualité et ne sont pas testés sur les animaux, vous pensez avoir mangé un whooper parce que « ça bourre » sans être dispendieux, et avoir vu le dernier Spielberg parce que vous aimez ce réalisateur, ou que le sujet du film vous souriait. Illusion que tout cela! Vous êtes allé au Body Shop parce que vous en connaissez déjà presque tous les produits, chez Harvey's parce que vous étiez certaine que votre hamburger allait goûter exactement la même chose et coûter exactement le même prix que la dernière fois, et quant au dernier Spielberg, il ne vous a fait découvrir rien de neuf: en effet, non seulement en connaissiez-vous déjà l'intrigue, mais votre opinion sur ce film était déjà arrêtée, grâce aux commentaires de vos amis et de diverses critiques. Vous n'avez pas eu à faire un choix de toute la journée. Vous avez soigneusement évité la petite boutique inconnue, le petit resto dont vous ne connaissiez pas le menu par cœur, le réalisateur dont le nom ne vous disait rien. Tout comme ceux qui fuient notre hiver en Floride, vous vous êtes débrouillés pour ne rien découvrir. C'est un peu le principe de la saucisse Hygrade (pour les incultes, le slogan était « Plus elle est fraîche, plus on en mange; plus on en mange, plus elle est fraîche »); plus on consomme un produit ou un service, plus on le connaît; plus on le connaît, plus on le consomme.

C'est une tendance non seulement paresseuse intellectuellement et peureuse (la peur de l'inconnu), mais, ce qui est plus dangereux, inconsciente. On se fait manipuler, et on se ment à soi-même en se disant qu'on a aimé *Titanic* parce que les acteurs étaient bons. Ça n'est pas moi qui prononcerai l'anathème contre les « voyageurs organisés » (personne participant à un voyage organisé), on me reprocherait de les envier et on aurait raison. Seulement soyez conscients de ce que vous faites et n'essayez pas de me, ni surtout de vous, faire croire que vous avez découvert un autre pays - vous êtes allés faire ce qui était marqué dans la petite brochure et re-prendre les photos qui illustraient ladite brochure, voilà tout.

suite de la page 1...

« On l'a échappé belle ! »

-chés ne peuvent plus absorber la production grandissante des provinces. Il faut à tout prix trouver un vacuum. De plus, le mouvement souverainiste québécois prend de plus en plus d'ampleur. L'ALENA représente une protection économique et politique en cas de souveraineté.

Ainsi, l'AMI est né de ce mouvement de libéralisation dont les quelques événements mentionnés sont des manifestations; il en est même l'apogée. Constatant les effets positifs de la libéralisation économique (le Plan Marshall par exemple), pourquoi le projet de l'AMI, qui en est l'aboutissement, doit-il mourir?

Si l'on craint l'AMI, c'est qu'il menace la souveraineté des États. En effet, celui qui accepte d'adhérer à l'AMI se voit contraint de traiter les entreprises étrangères comme les entreprises nationales. À première vue, nous pouvons déjà entrevoir les dangers d'un tel projet. Les entreprises étrangères auraient les mêmes droits que les autres: celui aux subventions venant de l'état hôte par exemple. Ce n'est pas si mal, dirons-nous, étant donné que ces entreprises ont certains devoirs à observer. Or, voilà le hic! Les États-membres de l'AMI n'ont pas le droit d'exiger l'achat de produits nationaux pour la production de l'entreprise, l'établissement d'un siège social dans le pays d'accueil, l'investissement d'un certain pourcentage dans le pays d'accueil, et j'en passe.

Dans de telles conditions, des conflits risquent de surgir. Dans ce cas, l'AMI prévoit de choisir lui-même les juges qui présideront aux négociations entre

les deux parties. Il est tentant de douter de l'objectivité des juges!

Ainsi, dans un monde virtuel soumis aux lois de l'AMI, les investisseurs ont toute liberté d'action alors que les États se retrouvent les mains liées.

Pis encore, l'AMI n'offre aucune protection aux cultures nationales. Rien ne s'oppose alors à l'invasion culturelle américaine. C'est la déréglementation totale. On peut se demander ce qu'il serait advenu de la radio québécoise, par exemple, sans son quota de 60% de musique francophone.

Devant de telles constatations, nous pouvons imaginer les méfaits d'un tel accord. Heureusement, une clause de retrait avait été prévue, défavorable aux États celle-là aussi. Cette dernière exigeait une adhésion obligatoire de 5 ans et demie, après quoi le retrait était possible à tout moment. Les investisseurs, eux, étaient protégés par les clauses de l'AMI les 15 années suivant le retrait de l'état. Encore une fois, les investisseurs sont favorisés au détriment des États.

Somme toute, M. Parizeau nous convainc du danger de l'AMI pour une nation comme le Québec. Non seulement cet accord met en danger la souveraineté de notre province, mais aussi la survivance de notre culture francophone.

Heureusement, des gens ont eu le courage d'attaquer le projet de l'AMI. Ils ont manifesté, fait circuler le texte intégral, fait des conférences sur le danger d'un tel accord, etc. Grâce à ces hommes et ces femmes, « on l'a échappé belle ! »

**La période de révision
de la liste
électorale a débuté le 9
novembre dernier.**

Êtes-vous bien inscrit ?

**En vue des élections
générales du 30 novembre,
vous devez vous assurer que
vous êtes bien inscrit sur la liste
électorale permanente du
Québec.**

**Dans le cas contraire, une
demande d'inscription peut
être déposée entre le 9 et le
17 novembre au bureau de
révision de votre quartier.**

**Pour information:
1 888 870-3320**

Entrevue

Mario Dumont en entrevue: La philosophie du «vrai»

JULIEN LAPLANTE

Réduire les dépenses pour la fonction publique de 25 %, y abolir 8000 emplois, financer les universités en fonction du type du programme que les étudiants choisissent et du taux de placement et axer la formation universitaire en fonction du marché du travail, telles sont quelques des propositions de l'Action démocratique du Québec (ADQ). Pas besoin de le dire, son chef, Mario Dumont, qui, à 28 ans, pourrait encore être un étudiant, ne ferait pas long feu à la tête d'une association étudiante, surtout en sciences sociales.

Le député de Rivière-du-Loup, seul représentant de l'ADQ à l'Assemblée Nationale, n'a pas peur des défis. De 7% des voix en 1994, l'ADQ et son chef espèrent rattraper 20% des voix et 12 sièges lors du prochain scrutin. Mario Dumont a accordé une entrevue au *Débat français* dans les locaux électoraux de l'ADQ à Montréal au terme de la première semaine de campagne.

L'ADQ, parti militant

Mario Dumont a un passé politique assez tumultueux, ayant été précédemment le président de la commission jeunesse du parti Libéral, qu'il se trouve aujourd'hui à affronter pour la deuxième fois. Est-ce que son expérience a eu une influence sur ses idées politiques ? « Ce passage m'a donné beaucoup d'expérience sur le fonctionnement des partis politiques. Cependant, les idées de l'ADQ viennent vraiment des membres. C'est probablement une des grandes différences avec les autres partis. Nous, notre programme n'est pas écrit par une firme de relations publiques trois semaines avant le début des élections sur la base de quelque sondage. Ce qu'on défend présentement en campagne électorale, c'est le même programme qu'on a défendu durant des années et qu'on a préparé dans nos congrès. »

Parti pour se démarquer

La première semaine de la campagne électorale a été marquée par des affrontements entre les péquistes et les libéraux. L'ADQ, bien évidemment, doit faire sa marque tôt en début de campagne de façon à ce que les médias s'intéressent au parti par la suite. Le chef de l'ADQ est-il satisfait de cette première semaine de campagne ?

« On est réjoui de la première semaine. Ça a même été au-delà de nos espérances », répond-il, d'emblée. « On

lance des contenus tous les jours, on est à la radio, à la télévision, dans les journaux. Ce sont nos idées qui nous maintiennent à l'avant-scène », poursuit-il. Coincé entre deux grands partis et désa-

vantagé par un vote assez polarisé, l'ADQ se doit de proposer quelque chose de radicalement différent. Autrement, pourquoi les électeurs voteraient-ils pour un tel parti ? « Le parti Qué-

bécois n'aurait rien à dire. Même s'ils ont chacun deux minutes au bulletin de nouvelles pour se lancer des tomates, nous, on a une minute pour présenter une idée. »

l'illusion qu'on ferait quelque chose en créant de nouvelles structures, on appliquerait des solutions bien concrètes. Les gouvernements actuels et précédents ont évité les problèmes en créant des nouvel-

lement une tactique pour s'attirer le vote des jeunes, dont certains perçoivent la fonction publique comme un repaire de baby boomers trop bien servis par leur sécurité d'emploi ? « Non, » répond Mario Dumont, « ça peut intéresser les jeunes, mais ça touche tout le monde quand même. Par contre, notre position sur les négociations dans le secteur public secoue beaucoup de jeunes. On dit que l'urgence n'est pas de rétablir le salaire de ceux qui ont les meilleurs jobs, mais de rétablir la position de ceux qui sont dans des statuts précaires depuis des années. »

L'État «facilitateur»

L'ADQ prône un rôle de « facilitateur » pour l'État, un État qui devrait avant toutes choses « s'assurer que les conditions économiques sont toutes là » selon les dires du chef de l'ADQ. Mario Dumont irait-il jusqu'à dire que l'État ne devrait jouer qu'un rôle minimum dans la société ? « On est pas de ceux qui veulent dire que l'État n'a plus aucun rôle. On pense que l'État a un rôle très important à jouer au Québec, mais pas le même qu'en 1970. » Au niveau économique, « le rôle de l'État peut être de donner une petite poussée à ceux qui veulent partir, mais surtout de ne pas leur mettre des bâtons dans les roues, ce qui est souvent le cas », déclare-t-il.

« On veut que le marché de l'emploi soit directement branché sur l'université. »

Une éducation axée sur l'emploi

L'ADQ propose aussi des solutions très concrètes en ce qui a trait au financement des universités. En effet, on propose, « une formule de financement de 130% pour les programmes où les perspectives d'emploi sont supérieures à la moyenne et de 70% pour ceux où les perspectives d'emploi sont inférieures » selon le programme de l'ADQ. En d'autres termes, il serait beaucoup moins rentable pour une université de recruter un étudiant en génie qu'un étudiant en philosophie. « On veut que le marché de l'emploi soit directement branché sur l'université. » Mais ceci ne serait pas aussi une entreprise de dévalorisation des sciences sociales ? « On veut que le financement des universités les force à accepter les étudiants dans leur premier choix », dit-il, prenant pour acquis que la majorité des étudiants voudraient avant tout étudier dans un domaine technique, mais se font parfois refuser en raison du nombre limité d'étudiants qui y sont acceptés. « Il y aura tout le temps des facultés de sciences sociales où l'emploi est moins présent, mais on ne peut pas continuer à sacrifier des étudiants pour qui ce n'est pas le premier choix. »

Mario Dumont connaîtra le verdict de la population le 30 novembre prochain, et ce résultat pourrait fort bien déterminer l'avenir de son parti, tout en sachant que son élection n'est pas assurée dans son propre comté de Rivière-du-Loup.

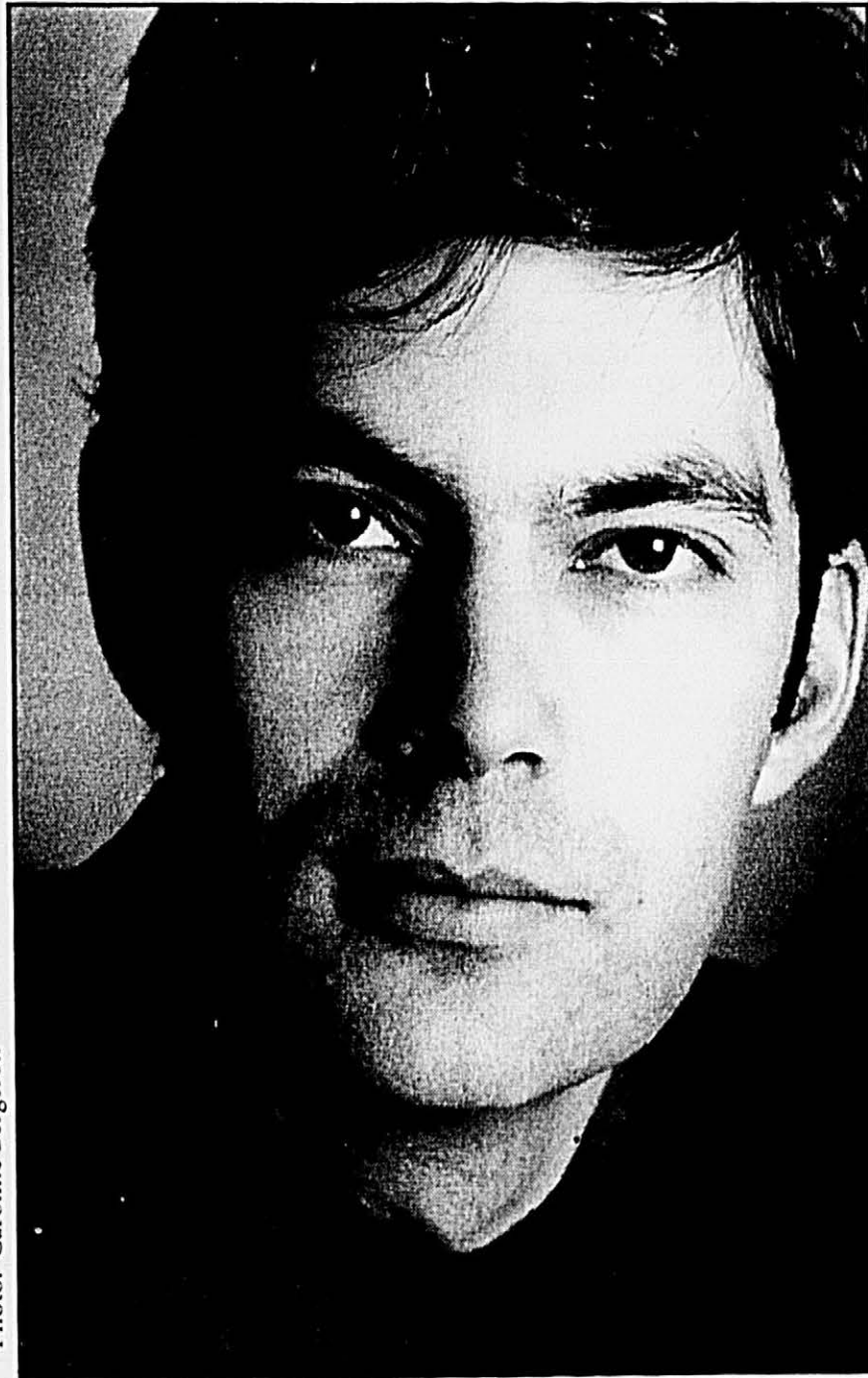


Photo: Caroline Bergeron

Mario Dumont, chef de l'Action Démocratique du Québec

bécois et le parti Libéral n'ont rien à dire. Même s'ils ont chacun deux minutes au bulletin de nouvelles pour se lancer des tomates, nous, on a une minute pour présenter une idée. »

« Nous, notre programme n'est pas écrit par une firme de relations publiques trois semaines avant le début des élections sur la base de quelque sondage. »

L'ADQ assimile depuis le début des élections les politiques des péquistes à celles des libéraux. Le programme électoral de l'ADQ parle même des politiques « libéralo-péquistes ». Mario Dumont affirme que, advenant l'élection d'un gouvernement de l'ADQ, les choses changeraient drastiquement. « On gouvernerait à long terme et

pour les besoins de la population, non pas à la remorque des lobbies, qu'ils soient syndical ou patronal. » Il poursuit en disant que « l'ADQ attaquerait les problèmes à la racine. Plutôt que de créer

les structures et en publiant des rapports. »

Réduire la fonction publique, une solution ?

Une des solutions bien concrètes de l'ADQ, c'est la réduction de la fonction publique, en éliminant graduellement 8000 emplois et en y coupant les dépenses de 25%. « Ça fait partie de notre philosophie du vrai. Des gens qui font des propositions et des suggestions, il y en a partout dans la société, on n'a pas besoin de payer dans des tours à bureaux du monde pour faire la même chose. »

L'ADQ, un parti qui pourrait recevoir l'étiquette de « jeunesse » par le seul fait de l'âge de son chef, va même jusqu'à suggérer l'abolition du Conseil permanent de la jeunesse. À cet égard, Mario Dumont précise : « Jusqu'à maintenant, j'ai vu un commentaire contre l'abolition de cet organisme, et elle venait de sa présidente... Avec l'état de notre dette, ce genre d'organisme est non prioritaire. »

Est-ce que cette suggestion de l'ADQ est tout

abCD!

BECK MUTATIONS



Beck
Mutations
DGC/Universal

Attention! Cet album est un projet « non-officiel » de Beck. Ici, les machines électroniques de *Odelay!* et de *Mellow Gold* fait place à de vrais instruments. Avec *Mutations*, il nous amène par le biais du folk entrecoupé de Bossa nova, rockabilly et country dans un univers intimiste où on peut constater le talent de cet artiste prodige à son état pur. Cet album donne une impression semblable à un film (au ralenti) dans la nature un peu hors focus où le bleu et le vert sont intensifiés. On peut vraiment voir le temps passer sans qu'on s'en aperçoive. Peut-être que *Mutations* tire un peu sur le québécois et qu'il n'apporte rien de nouveau mais il en reste que c'est un album délicat et sensible.

7/10



The Cardigans
Gran Turismo
Stockholm Records/Polygram

Ce groupe Suédois a décidé de mettre de côté leur candeur et d'aller voir ce que les ténèbres avaient à leur offrir. Utilisant le trip-hop comme médium, ils nous livrent ici *Gran Turismo*, un album qui baigne dans la morosité mais comme une faible lueur qui vient d'apparaître au bout du tunnel, il y a omniscience d'un espoir précaire. La voix de Nina Persson vacille entre l'état liquide et gazeux. *Gran Turismo* est moins accessible que son précédent, *First Band On The Moon*, excepté l'effréné « My Favourite Game » et la subliminale « Erase/Rewind ». Le nouveau style musical des Cardigans ne colle pas vraiment avec la voix mais ils ont réussi à garder leur style propre.

8/10

--Jonathan Arès

ENTREVUE AVEC ANTOINE LAPRISE

Avantage marionnette

SYLVAIN LAROCQUE

Dans le livre de la Course Destination Monde 1996-97, Antoine Laprise termine le récit de son aventure en soulignant qu'il ne veut pas perdre son « côté enfant ». Avec le succès persistant du *Candide* ludique que présente depuis un an et demi son Théâtre du Sous-Marin Jaune, cette tragédie n'est pas près de se produire...

Pour Antoine Laprise, « côté enfant » n'a rien de péjoratif, contrairement à l'image « ga-ga » que s'en fait parfois la société. Pour lui, l'utilisation d'éléments d'abord associés à l'enfance peut être une façon fort efficace et agréable de traiter de questions... existentielles !

C'est ainsi que le *Candide* mis en scène par Antoine Laprise et adapté du célèbre conte de Voltaire par Lorraine Côté a ceci de particulier: les personnages sont joués par des marionnettes et un castelet en carton-pâte tient lieu de décor principal ! Ludique, dites-vous ? Oui, mais surtout démesuré, quand on y pense.

Candide raconte les aventures rocambolesques d'un brave jeune homme qui fait le dur apprentissage de la cruauté du monde, écartelé entre les leçons apprises de son précepteur Pangloss (« tout est au mieux dans le meilleur des mondes ») et la tentation du pessimisme absolu, incarné par un critique de théâtre. On y fait vite le tour du monde, à la recherche de l'Eldorado, pour se rendre compte que le véritable obstacle de l'humanité, l'intolérance, est présent partout. Écrite en 1759, l'œuvre ne semble pas avoir pris une ride, probablement parce qu'elle traite de questions que nous venons tous à nous poser, et aussi parce qu'on peut difficilement résister au style acéré mais toujours loufoque du texte, rempli d'ironie.

Du rôle de la marionnette...

Ayant apprivoisé en quelque sorte le succès, Antoine Laprise semble aujourd'hui avoir toujours été

d'hui avoir toujours été convaincu de l'atout considérable que constitue l'usage de marionnettes dans la mise en scène d'un récit rocambolesque comme *Candide*. « Dans plusieurs pays d'Asie comme l'Indonésie et le Japon, les marionnettes sont des éléments importants de la culture, alors que dans bien des pays occidentaux il n'y a aucune tradition de marionnettes. »

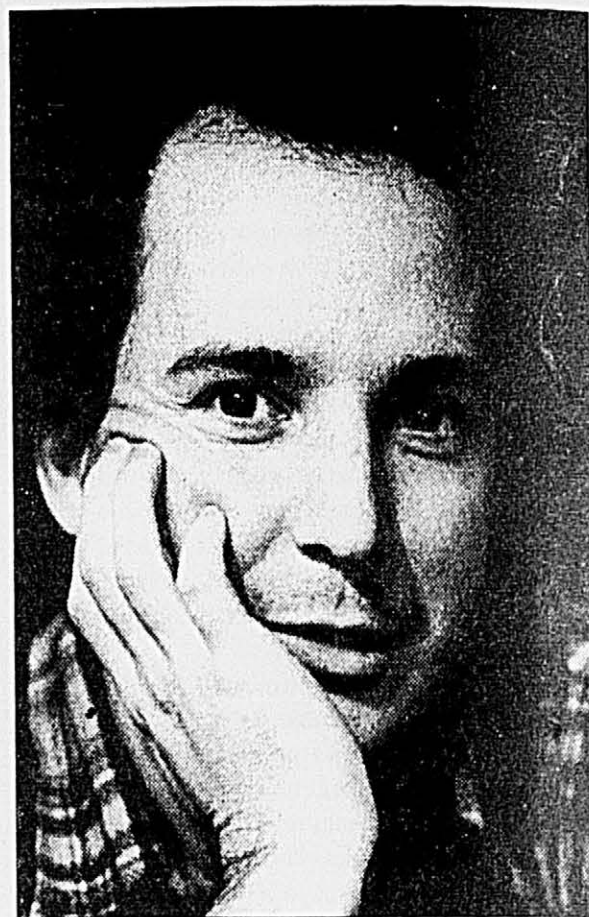
En fait, Laprise voulait amener la marionnette hors des préjugés qui la confinent à un simple rôle d'amuseur pour les enfants, car elle vaut plus que ça: « elle permet une distanciation par rapport aux personnages, elle multiplie les possibilités pour les acteurs, estime-t-il. On peut faire dire n'importe quoi à une marionnette, et elle aura plus de crédibilité qu'un comédien, aussi bon soit-il. »

On peut bien sûr douter que cette affirmation s'applique aussi bien à des textes dramatiques qu'à des comédies (!), mais Laprise apporte une réflexion intéressante: « Travailler avec des marionnettes amène les comédiens à repenser leurs mouvements et leurs chorégraphies, car bouger tout son corps et bouger seulement sa main, ce n'est pas la même chose. Dans un certain sens, travailler à plus petite échelle nous permet d'avoir un plus grand contrôle, même si c'est très propice aux tendinites ! »

Il faut dire que dans *Candide*, « les marionnettes à gaines sont manipulées à vue par des interprètes qui ne se gênent pas, à l'occasion, pour sortir de leur rôle » (Marie Labrecque, *Voir*, 10 avril 1997). Le résultat de cette mise en scène de « broche à foin » (selon les mots mêmes de Laprise), qui recourt constamment à l'ellipse, est un récit qui se déroule plus vite qu'on ne pourrait jamais se l'imaginer — *Candide* est déjà truffé de nombreux raccourcis — et complètement dépourvu de temps morts.

Le succès en boîte

Antoine Laprise, comme tout créateur qui se respecte, dit ne pas trop savoir comment expliquer l'incroyable succès que recueille inlassablement *Candide* depuis un an et demi. Il tente quelques explications: « Même si nos personnages



jouent dans une boîte, nous sommes très près des gens. Il n'y a pas de barrière, et j'imagine que le fun noir qu'on a à jouer la pièce se transmet aisément aux spectateurs. »

Mais il y a plus: la finesse du texte, qui « appelle à l'intelligence du spectateur » sans l'assommer et le fait que « l'imagination travaille », selon Laprise: « notre *Candide*, c'est un peu un mélange de cinéma à effets spéciaux, de cirque et de théâtre dans lequel les spectateurs peuvent facilement comprendre les « effets spéciaux » qui, contrairement aux films d'action hollywoodiens, sont tellement simplistes ! » L'art de suggérer, quoi.

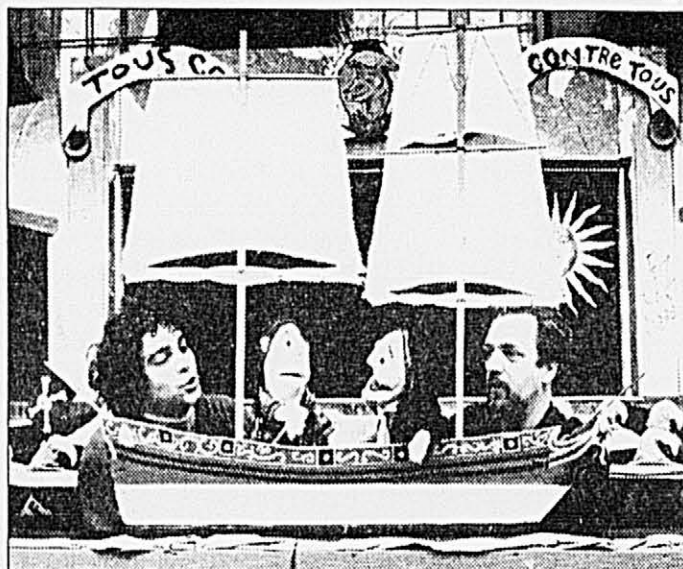
Ce qui fascine chez Antoine Laprise, c'est peut-être, justement et sans jeu de mots, sa candeur. Pas dans le sens fort du terme, bien sûr, mais juste dans ce calme un peu innocent, dans cette patience pédagogique avec laquelle il explique sa démarche à un journaliste déjà emballé, dans cette confiance inébranlable dans la vie. Totalement absente, cette arrogance que certains afficheraient après tant de succès, au théâtre et à la Course...

Pis, la course, Antoine, on s'en remet-tu ?

« La Course, c'est le méandre d'une rivière, une partie de ma vie complètement à part du reste, mais qui y est pourtant totalement intégrée, avance l'homme après une réflexion d'usage. Ça rend la planète vachement concrète; l'écran de télé qui définit notre monde tombe soudainement, à jamais. »

Son prochain projet: une histoire sur la Bible qui « ébranlera les fondations ».

Candide, à la Licorne du 17 au 28 novembre.



Dans le *Candide* d'Antoine Laprise, les marionnettistes ne se gênent pas pour sortir de leur rôle...

SOLOS 1978-1998

Danse ou théâtre expérimental ?

BARBARA AUDREY-BERGERON
ET MÉLISSA MARTIN

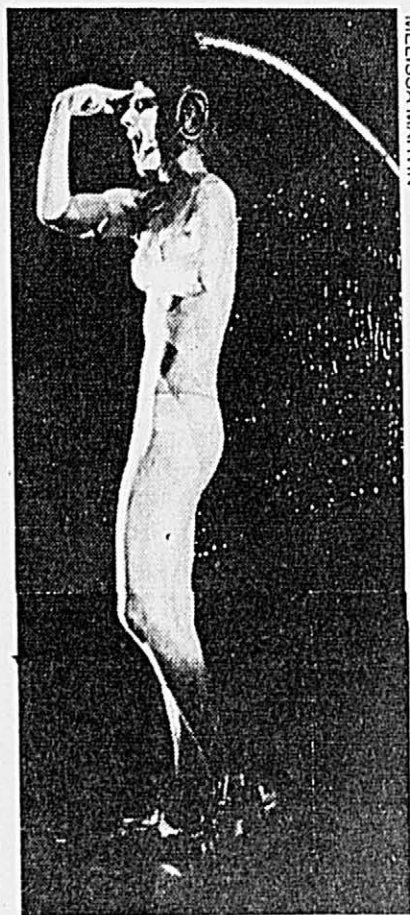
Dimanche passé, avait lieu au Musée d'Art Contemporain une représentation de *Les Solos 1978-1998* de la chorégraphe Marie Chouinard. Ce spectacle d'une durée de 150 minutes propose une série de 11 solos dont deux sont présentés en première mondiale.

Marie Chouinard débute en 1978 alors qu'elle nous présente *Cristallisation*. Les critiques adorent et c'est ainsi qu'elle poursuit sa carrière de soliste. Celle qui a fait plusieurs voyages à l'étranger possède à son actif une trentaine de solos. En 1990, elle fonde sa propre compagnie.

Depuis les débuts de celle-ci, elle nous a présenté deux spectacles: *Les Trous du Ciel* et *Le Sacre du printemps*. Elle nous revient cette fois-ci avec une oeuvre comportant entre autres des solos de ses débuts interprétés par des danseurs de sa compagnie.

Parmi les solos présentés, on peut voir *Petite danse sans nom* de 1980, pièce qui avait fait jaser à l'époque puisque l'on y voit une danseuse, seule sur scène, boire un verre d'eau et uriner publiquement dans un sceau. On retrouve également *Mimas, Lune de Saturne* (1981), première partie du spectacle de *Marie Chien Noir* où, cette fois, l'interprète simule (ou non) la masturbation. Ces deux pièces sont accompagnées dans la première partie

du spectacle par *Cristallisation* Dimanche matin, mai 1955 et *Quelques façons d'avancer tranquillement vers toi*. Cette pièce est tout simplement sublime. On y voit Lucie Mongrain, interprète de la pièce, avancer dans ce qui semble un long corridor, vers le vide. Arrivée au bout, elle se retourne et un bruit sourd, à la limite du supportable, se fait entendre. Alors que les spectateurs n'en peuvent plus d'entendre ce bruit, ce dernier s'arrête, comme il est venu. À voir!



Lucie Mongrain dans S.T.A.B.

Dans la deuxième partie on retrouve la pièce *Earthquake in the Heartchakra* (comique), *S.T.A.B. (Space, Time and Beyond)* (violente) et *L'après midi d'un faune*. Pour la troisième partie du spectacle, Marie Chouinard présente deux nouveautés: *Étude poignante* et *Humanitas*. Carole Prieur est impressionnante dans cette dernière. Sur une musique techno de Louis Dufourt, elle grimace, gesticule et bouge partout. En bonne forme physique la danseuse Carole Prieur? Sans aucun doute! De loin notre pièce préférée.

Après le spectacle du dimanche après midi, Marie Chouinard a rencontré le public afin de répondre à des questions. La grande question était de savoir ce qui l'inspire. On a pu apprendre que la chorégraphe n'était inspirée par rien d'autre que le vide et les sensations plutôt que par des images. Elle vide son imaginaire par la danse. « C'est en allant vers le silence que les choses ressortent ». Jamais elle n'a tenu compte de ce que pourrait penser le public. Plaire ou choquer le spectateur n'est pas dans son intention.

De plus, pour Marie Chouinard, enseigner aux interprètes ses solos, c'est pousser l'interprétation plus loin. C'est pour elle une étape de plaisir qui lui permet de prendre une distance avec sa danse. En voyant d'autres qu'elle danser, elle peut analyser et faire des changements. Si dans ses *Solos* on ne retrouve que des femmes, c'est parce qu'elle se sentait plus à l'aise avec des interprètes féminines pour la première interprétation de ses solos.

Au cours de ce spectacle, Marie Chouinard a vraiment réussi à transmettre à ses danseurs son énergie et sa fougue. Si celle-ci affirme que ses solos sont bel et bien de la danse, on pourrait facilement les qualifier de théâtre expérimental. Finalement, on peut dire que le public qui l'apprécie se doit d'avoir un esprit ouvert, parce que même si la controverse d'autrefois n'est plus aussi présente, il reste qu'elle continue de déranger le spectateur sensible.

Les Solos de Marie Chouinard sont en supplémentaire en novembre 1998.



Elise Vanderbroght dans Petite danse sans nom

Les jeudis deux pour un aux théâtres

Au cours de la saison 1998-1999, dix compagnies membres de Théâtres Associés Inc. (TAI) continuent d'offrir le tarif deux pour un du jeudi (deux billets pour le prix d'un).

On peut bénéficier du deux pour un auprès des compagnies suivantes:

Compagnie Jean Duceppe
Espace GO
Théâtre d'Aujourd'hui

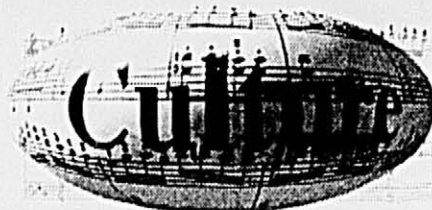
Théâtre de la Manufacture
Théâtre Denise-Pelletier
Théâtre de Quat'Sous
Théâtre du Nouveau Monde
Théâtre du Rideau Vert

Les billets sont disponibles à compter de 19 heures au guichet du théâtre, le soir de la présentation. (Valable sur le prix régulier. Argent comptant seulement. Billets en nombre limité. Aucune réservation acceptée. Certaines restrictions s'appliquent).



« C'est en allant vers le silence que les choses ressortent. »

Marie Chouinard



LA GRANDE MAGIA

Magistralement magique

JOHANNE ST-MARTIN

La Grande Magia fait de son public les témoins d'une expérience hors du commun. Une expérience qui ne se veut nullement scientifique et qui ne se gêne pas pour plonger son sujet dans un cauchemar intérieur.

Écrite en 1948 par le renommé dramaturge italien Eduardo de Filippo, cette pièce nous transporte en Italie, dans un hôtel sis au bord de la mer. En soirée, le spectacle d'un prestidigitateur réputé, en l'occurrence le professeur Otto (Jacques Godin), assisté de la colorée Zaïra (Monique Miller), est chaudement attendu. Le conflit surgit pendant le spectacle alors que le professeur Otto fait disparaître l'épouse de Calogero di Spelta (Germain Houde), un mari fort jaloux. C'est dans un coffret que Calogero retrouvera son épouse à condition que celui-ci croit sincèrement en sa fidélité. C'est cette déchirante prise de conscience qui mène Calogero à la déchéance... et au cœur de la pièce.

Illusion et commotion

L'idée centrale se veut un mélange d'illusions, de tricheries, de mauvaises farces peut-être, mais aussi d'évasion et de doute. Bref, nous en venons à un état de commotion. Sans vouloir entrer dans l'arène philosophique, il semblerait qu'une illusion nous appartienne et qu'elle est ce que nous en faisons. Conséquemment, cherchons à savoir pourquoi nous prenons part à cette illusion, qui en tient les guides et quand finit-elle. Pas une mince affaire !

Un tout étincelant

De tout point de vue, c'est une brillante mise en scène de Serge Denoncourt. Il rassemble tous les éléments de façon logique et assure une continuité saisissable. De plus, le décor ambitieux de Guillaume Lord, les costumes impeccables de François Barbeau, les éclairages de Martin Labrecque ainsi que la bande sonore de Larsen Lupin apportent de la couleur et surtout une

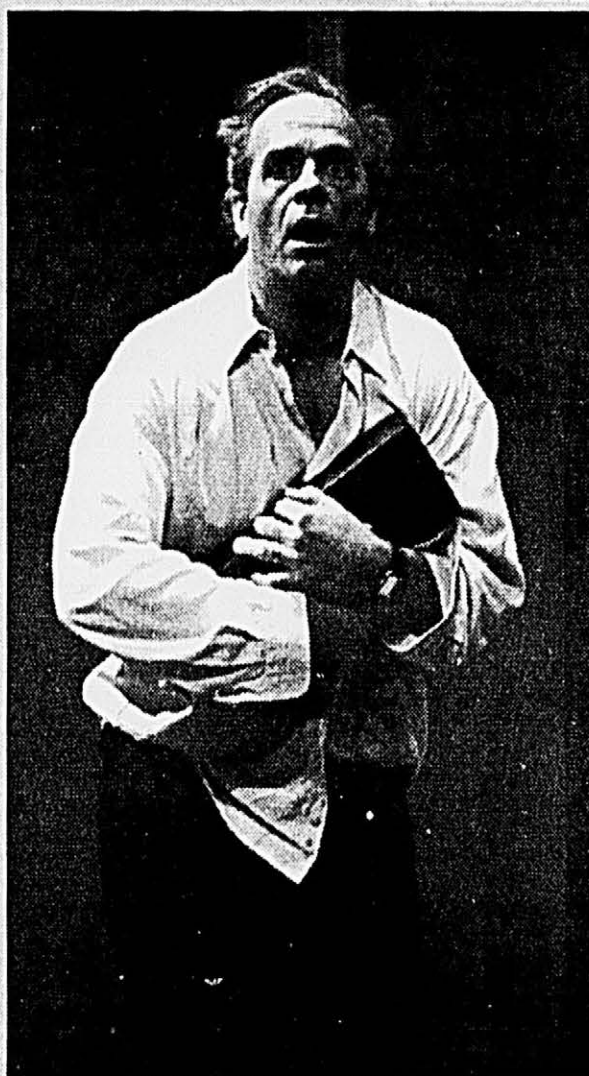
dimension éclairante à l'intrigue de la pièce.

Et que dire des comédiens de soutien ? Ils forment un ensemble qui transmet une véritable harmonie. Donc, le champ est libre pour les interprétations de Monique Miller, Jacques Godin et Germain Houde. Ce qu'ils font avec une adresse bouleversante. Monique Miller et Jacques Godin parviennent à être convaincants sans toutefois porter ombrage à la grandeur du personnage de Germain Houde. Mais on devrait crier haut et fort que la deuxième partie du spectacle est assurée par Germain Houde. Sachez que, durant ce temps, le théâtre avec ses planches, son air et tout le reste APPARTIENT à Germain Houde. Il est puissant. Sur son visage se lit toute l'intensité et dans sa voix résonne toute l'angoisse que porte son personnage.

La Grande Magia, c'est en effet de la grande magie. C'est également une expérience, puisqu'à l'image de son homologue scientifique, elle se déclare enrichissante en bout de ligne.

Au théâtre Jean-Duceppe jusqu'au 5 décembre. Pour réservations, composez le 514-842-2112.

PIERRE DESJARDINS



Germain Houde

UN FIL À LA PATTE DE FEYDEAU AU RIDEAU VERT

Un vaudeville à Montréal

BOUTAÏNA EL FEKKAK

Le vaudeville? Les esprits bien pensants vous diront avec dédain qu'il n'est qu'un simple divertissement où le sérieux est exclu. Eh bien tant mieux, qu'il en soit ainsi ! En entrant au Théâtre du Rideau vert voir *Un fil à la patte de Feydeau*, préparez-vous à prendre le train pour trois heures de gymnastique abdominale.

Le voyage tient en haleine, c'est sur les montagnes russes que vous embarquez. La locomotive ? Bois-d'Enghien (l'excellent François Papineau) qui nous fait traverser le tout Paris Belle Époque. Prenant le départ dans les appartements de sa maîtresse Lucette (Sylvie Moreau), chanteuse légère et cocotte mondaine à qui il n'ose pas annoncer son mariage prochain (le soir même) avec la fille de la Baronne, il nous fait faire escale à l'hôtel particulier de cette dernière. Là, pour son malheur et notre bonheur, il est prévu que la Lucette, qui ne sait pas que c'est le mariage de son amant que l'on célèbre, se produise. Enfin, on débarque au matin dans l'escalier de l'immeuble de notre héros où celui-ci se retrouve coincé, la clef à l'intérieur, sans maîtresse, sans épouse et sans pantalon.

La pièce de Feydeau est une magnifique et ingénieuse machine mais les rouages sont nombreux, le mode d'emploi compliqué et son maniement est à risques: soit ça fonctionne, la machinerie décolle et le public est hilare; soit ça ne fonctionne pas, le moteur tourne à vide et l'audience s'ennuie. Chapeau à l'équipe du rideau vert, excellents techniciens de la scène. Les rouages sont graissés et la mécanique roule à merveille. Applaudissons la performance, très physique, des acteurs qui réussissent l'exploit de faire l'union à travers le personnage de la caricature qui provoque le rire et de la crédibilité qui fournit au public le plaisir d'y croire.

Les portes claquent, les maris sont cocus, les portes re-claquent, les amants sont dans les placards, les divans tournent, les hommes sont en caleçon, les rideaux se baissent et le public rit

encore. On voit venir le reproche: «ce n'est rien qu'un divertissement, la pièce manque de profondeur, d'esprit...le théâtre est un lieu sacré où l'artiste se doit de faire réfléchir le spectateur».

D'une part, je vois déjà énormément de profondeur dans le fait que ce «divertissement» se réclame tel et n'a pas autre prétention. D'autre part, s-v-p ne manquons pas de respect à l'auteur, la pièce ne fait réfléchir que les esprits vifs: Feydeau est un observateur lucide de la société de son temps et un moraliste féroce et désabusé. Et mis à part la leçon d'histoire, la richesse de l'oeuvre demeure pour nous, spectateurs de l'an 2000. Le regard de Feydeau met ici en évidence la vie creuse et entièrement formelle de personnages sans individualités prisonniers d'une société à la structure rigide et dénuée de sens. Feydeau, en quelque sorte prédécesseur de Ionesco, dénonce ici l'absurde de la société moderne qui se révélait alors et auquel nous sommes plus que jamais confrontés aujourd'hui.

Au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 28 novembre. Info: 844-1793.

Sylvie Moreau, François Papineau, Jean Asselin et Normand Lévesque dans *Un fil à la patte de Feydeau*

PIERRE DESJARDINS

Les Cubains débarquent

MARCELO GARCIA

La semaine dernière, deux jeunes Cubains étaient de passage à Montréal pour faire plusieurs conférences dans les milieux universitaires du Québec. Leur objectif principal: démystifier le système cubain. Raiza Rodriguez, membre du secrétariat national de la Fédération des étudiants universitaires de Cuba, et Juan Carlos Frometa, dirigeant de l'Union des jeunes communistes de Cuba, ont donné une conférence au Pavillon Hubert-Aquin de l'UQAM, le 6 novembre dernier devant un auditoire formé de plusieurs sympathisants du régime cubain. Parmi les sujets traités, il y avait le blocus des États-Unis, les effets du tourisme sur la société, ainsi que la jeunesse et les valeurs révolutionnaires.

Ils ont surtout insisté sur les effets néfastes du blocus américain sur la société cubaine. Le ration-

nement imposé aux Cubains et le coût des produits importés créent de nombreux problèmes au niveau des universités, qui n'ont pas toujours les moyens de se procurer les matériaux nécessaires au bon déroulement des cours (par exemple dans les laboratoires de chimie). Un autre problème concernant les universités est la détérioration des édifices et des salles de classe. De plus, certaines facultés de l'Université José Martí à La Havane souffrent d'un manque d'eau potable.

D'autre part, ils ont affirmé que le tourisme développe de sérieux problèmes de prostitution chez les jeunes Cubaines. Les touristes seraient en quelque sorte les propulseurs de cette triste réalité. Par rapport au régime communiste cubain, les deux conférenciers se disaient assez satisfaits puisque l'éducation est gratuite et ac-

cessible pour tous. Le gouvernement se charge aussi de trouver un travail à tous les finissants après leur baccalauréat et ils reçoivent un revenu décent même dans le cas où ils n'ont encore rien trouvé. Je crois que Rodriguez et Frometa ont bien présenté leur vision de la réalité cubaine. C'est dommage qu'à chaque fois que l'on entend parler de la réalité cubaine, le discours vienne des gens qui sont tout à fait contre le régime ou tout à fait d'accord. Il doit y avoir une réalité plus nuancée mais celle-là, on ne la connaît pas encore. Peut-être la solution est-elle de se rendre à Cuba et de découvrir cette réalité d'un point de vue objectif ou peut-être vous, lecteurs et lectrices, en connaissez une. Dans ce cas, donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt possible.



Brutalité policière : un autre « cas isolé » ?

SIMON HÉBERT

La semaine dernière, ce qui devait constituer une preuve supplémentaire de son incontestable efficacité s'est transformé, pour le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (SPCUM), en un véritable cauchemar. Au cours d'une opération policière qui a mené à l'arrestation d'un duo de fraudeurs qui arnaquaient des personnes âgées aux abords de guichets automatiques, un caméraman de Radio-Canada, qui filmait l'événement, a capté des images pour le moins troublantes : sur la bande vidéo, on aperçoit un des policiers empoigner les cheveux d'un des suspects déjà immobilisé au sol par deux autres collègues, puis frapper à deux reprises le front de l'homme contre le bitume. Il se relève, pose ensuite son pied sur la tête du suspect, mais interrompt son geste lorsqu'il se rend compte qu'on est en train de le filmer.

La diffusion de ces images sur la plupart des réseaux de télévision pouvait difficilement survenir à pire moment. Alors que la police tente par tous les moyens de redorer son image, notamment par l'institution de la police dite de quartier, de tels gestes viennent

malheureusement jeter un sérieux discrédit sur l'ensemble de l'organisation. De tels actes ne sont en outre pas de nature à faire oublier la tristement célèbre affaire Barnabée qui constitue sans contredit l'un des pires talons d'Achille de la police et le symbole d'une brutalité policière qui, à tort ou à raison, est perçue par plusieurs comme étant omniprésente.

Deux poids, deux mesures...

Invité à l'émission *Le Point* de Radio-Canada, Alain Simoneau, président de la Fraternité des policiers et policières de la CUM, a refusé à maintes reprises et malgré l'insistance de l'animateur de commenter l'incident, sous prétexte que toute déclaration de sa part pourrait venir « teinter les événements ». Précisant que le rôle de la Fraternité consistait à offrir au sergent-détective pris en faute une défense contre les accusations qui ne manqueraient pas d'être portées, M. Simoneau a également rappelé le digne principe de la présomption d'innocence qui exclut, comme chacun sait, qu'on condamne quiconque avant que ne soit clairement établie la preuve de sa culpabilité. Une telle affirmation

laisse songeur. La promptitude avec laquelle on invoque la présomption d'innocence pour le policier contraste en effet étrangement avec la manière résolument expéditive avec laquelle on a conclu à la culpabilité du suspect arrêté. Cette attitude, qui malheureusement renforce la perception qu'ont plusieurs citoyens d'une justice à deux vitesses, est d'autant plus choquante qu'en plus d'avoir nié au suspect un droit qu'on invoque maintenant volontiers pour le policier présumément fautif, on ne s'est pas gêné pour brûler les étapes en décidant d'infliger séance tenante la sanction méritée au terme d'un procès battant tous les records de vitesse.

L'un des aspects les plus troublants de cette arrestation et qui suscitent le plus d'inquiétude, ce sont les circonstances matérielles qui l'entourent. Loin d'avoir eu lieu dans un coin reculé de la ville à l'abri des regards indiscrets ou encore au milieu de la nuit, l'opération s'est déroulée dans un terrain de stationnement, en plein jour, aussi bien vu et au vu de tous. Le problème se pose donc de la façon suivante : si de tels actes se produisent en milieu de journée, dans un lieu public, qui plus est en présence d'une caméra, n'est-on

pas en droit de s'interroger sur le sort de ceux qui, une fois arrêtés, sont amenés dans un poste où les policiers, seuls à mener le jeu, n'ont rien à craindre des regards extérieurs ? N'y a-t-il pas lieu de penser que des incidents semblables à celui décrit plus tôt soient relativement fréquents mais que, faute d'être saisis par l'œil de la caméra, ne sont jamais portés à l'attention du public ? Et, à défaut de pouvoir fournir une réponse claire à ces interrogations, notre responsabilité ne nous commande-t-elle pas au moins de les soulever ? Pas si l'on en croit le président de la Fraternité, qui en guise de réplique à cette remarque, s'est borné à répéter qu'il fallait absolument éviter l'écueil d'une généralisation hâtive à partir d'un cas qui, estime-t-il, demeure isolé, donc peu représentatif.

Vive le corporatisme !

M. Simoneau a raison lorsqu'il dit qu'il faut se garder de généraliser et de jeter le discrédit sur l'ensemble du corps policier à partir d'un seul incident. Il a moins raison lorsqu'il refuse net, ne serait-ce que d'envisager que des actes de brutalité policière soient plus fréquents que ce que nous rapportent

les médias. En ressortant la vieille théorie de la pomme pourrie, de l'incident isolé, en refusant de répondre, même de façon nuancée, aux craintes éprouvées par bon nombre de citoyens au sujet des méthodes d'arrestation utilisées par les policiers, en répétant à satiété qu'il n'appartient pas à la Fraternité de commenter les événements, M. Simoneau se réclame implicitement d'un corporatisme rétrograde qui n'a rien pour rassurer l'homme de la rue. Une telle attitude n'est d'ailleurs pas sans rappeler la soumission à une certaine ligne de parti qui, au cours des dernières années, a largement contribué à alimenter le cynisme des citoyens à l'endroit de la classe politique. Le problème, c'est que si ce comportement chez les politiciens se traduit par un certain désintéressement de la population pour la chose publique (conséquence somme toute bénigne), chez les policiers, ce conformisme et ce manque de sensibilité risquent fort d'engendrer un sentiment de peur extrêmement malsain. Si, à l'aube du 21^e siècle, le principal objectif de la police est de se rapprocher des citoyens, force est de constater qu'il y a encore loin de la coupe aux lèvres...

Courrier

Un mur digne des plus beaux chefs-d'œuvre de l'ère post-papyrus, couvert de mots gigantesques projetés à la bombe, m'a sorti de ma torpeur quotidienne, et montré qu'une nouvelle fois la rubrique Courrier du délit cherchait ses mots.

D'où, dans mon petit esprit, le retour de ces grandes questions sur la fonction de la presse universitaire. J'ai toujours été convaincu par l'intérêt que susciterait une parution surprise, à point, qui n'aurait lieu que tous les jours où ça vaudrait vraiment la peine, et surprendrait l'étudiant habitué à plonger son bras dans les mêmes

réceptacles tous les mardis académiques par la possible absence de quelques feuilles de son journal favori, et le réjouirait de temps en temps par une présence non programmée. Car c'est bien la relation qu'entretiennent certains étudiants avec leur presse libre qui me dérange, tellement libre qu'on la retrouve parfois abandonnée au milieu des toilettes.

Je n'ai pas dit que c'était son contenu qui valait un tel sort au journal quel qu'il soit, je crois personnellement qu'il y a de bonnes choses dans la presse de McGill. Mais si dès le jour de la parution on retrouve des exemplaires dans la na-

ture, c'est que manifestement il n'y a pas franchement d'adéquation entre le contenu, ou la forme, et les attentes de ceux qui les avaient pris (ou bien alors c'est qu'ils lisent vraiment très vite, et qu'ils sont persuadés depuis toujours que la collecte des vieux papiers passe par les toilettes de leur université).

Pour avoir participé un temps à la vie du Fil, le journal étudiant de mon université en France, je dois avouer avoir été trop souvent déçu d'entendre dans les réunions rédactionnelles des phrases du genre « mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir mettre en page 3 après la recette du merlan au caramel ? ». Car c'est bien là le tribut que paie la presse régulière à sa publication programmée. Les esprits pratiques auront raison de me rappeler aux

obligations envers les annonceurs et les imprimeurs, mais je repose la question de l'effet que produira l'article qui finalement suivra le merlan chez l'étudiant qui se dirige vers les toilettes après sa journée de cours.

J'ai tenté moi-même, sans succès, de faire intervenir les étudiants à l'écriture de leur journal, et de leur donner d'autres raisons de le prendre au vol que l'immanquable BD qui assure le succès du Fil en descendant fréquemment le restaurant universitaire. Je n'en reste pas moins persuadé que le meilleur journal étudiant serait écrit par une volonté commune d'avoir quelque chose à dire, et pas seulement par un groupe bien défini, aussi volontaire soit-il, et qui peut-être galère tous les week-ends pour boucler l'édition de la se-

maine à venir.

Je remercie pour finir l'équipe du délit français de publier dans la langue de Pierre Desproges à McGill, et espère vivement avoir quelque chose à lire la semaine prochaine pour remplacer ces quelques réflexions tardives.

Aurélien Max
Étudiant étranger
Science

M. Max,

Nous tenons à vous rappeler que les pages de notre journal sont ouvertes à tous les étudiants de l'Université McGill. Le Délé français n'est donc pas « écrit par un groupe bien défini ».

La rédaction du Délé français

J'y étais et vous ?

Québécois et Québécoises (puisque certaines de vos lectrices tiennent à leur reconnaissance), c'est la main sur le cœur qu'un Français tout ce qu'il y a de plus français vous parle. En ce mardi 27 octobre de l'an de grâce 1998, j'ai appris à apprécier ma culture et à respecter la singularité québécoise (Sis peux-tu qu'un français vous comprenne un jour). Chapeau bas donc messieurs mesdames. Que ferait la France sans ses fervents défenseurs que vous êtes ? Pour en venir à l'objet de mes félicitations, je me suis rendu ce fameux soir au théâtre « Corona » centre de bien des controverses (Honte à la mairie). Dans ce célèbre vestige de la mémoire montréalaise, parée de ses

ornements originels se déroulait une émission en différé « un p'tit air de samedi soir » (à 19 h sur Radio-Canada il faudra choisir entre Halloween et cette programmation). En vedette Zachary Richard, deux Québécoises (hé les féministes je pense à vous) et un organisme de réhabilitation par la musique. Tout un parterre de canadiens francophones. Outre la musique (mélancolique prenez vos mouchoirs) le spectacle de par son atmosphère bon enfant et la qualité de ses interprètes valait amplement les 11,50\$.

Il n'est pas nécessaire dans une ville culturelle comme Montréal de dépenser des cents et des mille pour avoir un spectacle digne de ce nom. Bercé par cette musique, immergé par tout le ta-

lent qui en ressortait je me suis senti fier d'être Français. Dans un pays où une nouvelle génération littéraire, le déprimisme, voit le jour (dont les tristes piliers sont entre autres Houellebecq, Daeninckx, Desportes ou Ravalec) confronté par le mal être social actuel, la France peut remercier le Québec pour cette bouffée d'air qu'il nous apporte avec ces chanteurs-compositeurs. Car on a beau clamer haut et fort que le Québécois est un jargon qui ne correspond en rien au français, c'est quand même vous qui défendez le mieux notre « exception culturelle ». Merci donc dignes descendants de mon pays (désolé les filles mais dans ce cas-là le masculin l'emporte, du moins j'espère), des diversités culturelles qui forment vo-

tre contrée vous avez su tirer avantage, et rendons à César ce qui est à César, la langue de Molière vous doit actuellement ses plus belles chansons.

P.S. Je tiens à préciser que je suis en partie pour cette utopie qu'est l'égalité des sexes. En partie car les hommes et les femmes sont complémentaires et ne pourront jamais être égaux. Chacun a ses défauts, chacun a ses qualités, admettez vos faiblesses comme nous devrions reconnaître vos capacités, ne vous battez pas sur les mots (personnellement je ne dirais jamais une soutenance sous prétexte que c'est typiquement féminin) mais sur les mentalités. Sur ce, chères et adorées féministes ne jetez pas votre dévolu sur votre humble serviteur.

Rémy Dumortier





et **The McGill Daily**

invitent **200** personnes
à une présentation spéciale de



ewan mcgregor jonathan rhys meyers toni collette et christian bale

velvetgoldmine

version originale anglaise

le mercredi, **11 novembre à 19 h 30**

Un film de Todd Haynes
Laissez vos attentes à la porte.

À L'AFFICHE LE VENDREDI 13 NOVEMBRE

VENEZ CHERCHEZ VOS LAISSEZ-PASSER AU SHATNER B-07

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VÉRIFIEZ VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Travel-Teach English.

5 day/40 hr Sept. 23-27. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

COURS / ÉDUCATION

Learn to create and publish web pages on the internet in just one day! \$49 - Sunday Nov. 15. stanz@cam.org 514-761-3145.

LE DELIT

Le Delit français est publié tous les mardis. Si vous voulez acheter l'un de nos espaces publicitaires, veuillez contacter Letty ou Boris au 398-6790.

La Société de Publications du Daily

éditeur du McGill Daily et du Delit Français

vous invite à son

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE (AGA)

jeudi, le 24 Novembre

Pavillon Shatner local 107/108

15h30-17h00 pm

Pour plus d'informations,
laissez un message pour

David Goldfarb

Directeur Général des Élections
(DGE) au 398-6790

LE DELIT

LE COMITÉ DES CONFÉRENCES COMMÉMORATIVES BEATTY PRÉSENTE

LUC MONTAGNIER

Institut Pasteur & CNRS, Paris
Président: Fondation Mondiale Recherche et Prévention SIDA

AIDS on the threshold of the year 2000

Merging Western Experiences and African Realities

Mardi 17 novembre, 18 heures

Amphithéâtre Fieldhouse,

pavillon Leacock,

campus du centre-ville

Le public est le bienvenu.

L'entrée est libre.

Renseignements:

Accueil McGill 398-6555

Cette conférence, en partenariat avec le Festival Télésience, a été rendue possible grâce à l'appui du Consulat général de France au Québec.

McGill

Cours de langue anglaise

Décembre 98

Conversation générale (huit niveaux) 190 \$

EPT 1: Préparation aux épreuves standardisées des tests
(TOEFL, TOEIC, CELDT) 250 \$

EPT 2: Préparation à l'épreuve écrite des tests
(TOEFL, TOEIC, CELDT) 235 \$

Frais d'inscription (non remboursables) 15 \$

Jours: Du lundi au vendredi

Heures: De 10 h à 14 h (40 heures)

Dates: Du 30 novembre au 11 décembre (2 semaines)

Inscription: en personne avant le 27 novembre, du lundi au vendredi de 9 h à 16 h 30, ou par la poste ou par télécopieur.

Règlement par chèque visé ou mandat à l'ordre de l'Université Concordia ou encore Visa, MasterCard ou carte de débit.

Renseignements:

1600, rue Ste-Catherine ouest, #117

Montréal (Québec) H3H 2S7

ou tél.: (514) 848-3614/3609/3608

télec.: (514) 848-2806

internet: www.concordia.ca/cont_ed



Centre de
l'éducation
permanente

On vous prépare pour le monde
www.concordia.ca

Le Canada à

à votre main!

www.altavistacanadien.com

AltaVista du Canada.
Le moteur de recherche canadien le plus puissant.



Présenté
par TELUS

ÉLECTIONS MCGILL

Période Électorale automnale: le 10-12 novembre 1998

VOTEZ!

Électeurs McGillois! Les bureaux de vote s'ouvrent!

Aujourd'hui et pour les deux prochains jours, faites preuve de vos droits. Ne vous taisez pas! Cette période électorale se compose de trois éléments: il y a deux questions référendaires ainsi que les élections pour l'Association des Étudiants de Première Année. Les copies des questions avec toute autre information sont disponibles aux bureaux de vote sur demande. Allez-y, faites entendre votre voix!

Note du Directeur du Scrutin: le sondage A+ 4,3 a été retiré suite à une demande par le VP Affaires Universitaires avec l'approbation générale du Conseil de l'AEUM.

Bureaux de Vote

10h00-17h00, 10-12 nov 1998

Les endroits suivants accueillent les bureaux de vote officiels:

- | | |
|---|--|
| 1. Centre Universitaire William Shatner | 8. Pavillon Arts |
| 2. Bishop Mountain Mall | 9. Pavillon Bronfman |
| 3. College Royal Victoria | 10. Pavillon Chancellor Day (Droit) |
| 4. Pavillon Leacock | 11. Pavillon Burnside |
| 5. Pavillon Wilson (Nursing) | 12. Pavillon de Biologie Stewart -- Nord |
| 6. Bibliothèque Redpath | 13. Pavillon M. H. Wong |
| 7. Pavillon Frank Dawson Adams | 14. Éducation |

Les 14 bureaux seront ouverts entre 10h00 et 17h00 mardi le 10 novembre au jeudi le 12 novembre.

Élections McGill a l'honneur d'annoncer que le Pavillon Burnside sera équipé afin de servir nos électeurs handicapés.

ÉLECTIONS MCGILL

Bureau du Directeur du Scrutin

Centre Universitaire Shatner B01B

téléphone: 398-7441

email: cro@ssmu.mcgill.ca